

Transcription de l'entretien avec Claude et Paulette BÉZIER

Enregistré à leur domicile à Rezé, par Cécile Liège

le 9 juin 2011

[0'00"00] – L'enfance de Paulette Fache à Trentemoult

Paulette Bézier : Je m'appelle Paulette Fache. Je suis née le 17 novembre 1934 à Trentemoult. Mes parents, à cette époque, tenaient un café, qui s'appelait le café de l'Avenir, ensuite y'a eu le Poussin Rouge, et... Quai 7 maintenant. Je me souviens qu'étant enfant, y'avait eu la crue effectivement, qu'on mettait des échafaudages pour aller d'un côté sur l'autre.

Cécile Liège : Quels souvenirs vous avez de votre enfance à Trentemoult ?

PB : Je m'en souviens... c'est quand même vague dans ma tête. Mes parents sont partis ensuite à Norkiouse.

CL : Vous aviez quel âge ?

PB : La guerre s'est déclarée en 39 et mes parents étaient toujours à Trentemoult. On a dû partir... pendant la guerre.

CL : Et à Trentemoult, vous habitiez où ? Dans les ruelles ?

PB : Non, en face la forge à Monsieur Soulas. De là, mes parents étaient en location et mes grands-parents ont acheté – mon père était fils unique – et mes parents ont acheté une maison à Norkiouse et c'est de là que mes parents ont déménagé.

CL : En tenant toujours le café ?

PB : ah non. Après, mon père est allé à travailler aux chantiers de la Loire. De son état, il était tourneur. Il a travaillé, dans sa jeunesse, aux papeteries Navarre à Rouen [ou Roanne ?]. Et de là, mon père désirait prendre ce café. Ça a pas marché sans doute, je ne sais quoi, après il a repris son travail. Il a repris son métier, il a été embauché aux chantiers de la Loire. Ma maman n'a jamais travaillé. Il y avait donc deux enfants : mon frère, qui a six ans de plus que moi, et moi.

[0'02"49] – Souvenirs d'école de Paulette

CL : Vous alliez à l'école où ?

PB : J'allais à la maternelle à Trentemoult, qui existe tout le temps. Et ensuite à Rezé. Dans le bourg de Rezé. Y'avait l'école des garçons et l'école des filles.

CL : Vous étiez à l'école privée ou publique ?

PB : A l'école publique. C'était certainement un choix de mes parents. Ensuite je suis allée trois ans à Pont-Rousseau, mais là, dans une école privée. Maman voulait absolument que j'apprenne la couture. Je n'en ai rien tiré mais ça fait rien !

CL : Y'a que dans le privé qu'on apprenait la couture ?

PB : Non.

CL : Alors pourquoi vous êtes passée du public au privé ?

PB : Sans doute pour arriver à me mettre quelque part. Je ne sais pas. Je peux pas vous expliquer exactement le...

CL : Et par rapport au public privé, est-ce qu'on s'entendait bien entre élèves du privé et du public ?

PB : Entre l'école privée et l'école publique c'était pas une entente parfaite, hein. L'école privée, on les appelait les Coinques ! Oh, ça se passait quand même pas mal.

CL : Est-ce qu'il y a avait des rivalités, des inimitiés ?

PB : Non, pas particulièrement.

CL : Vous aviez des amies dans le privé ?

PB : Oui ! Dans ma rue, à Trentemoult, il y avait la famille Turbé [PHON], la fille, elle était de mon âge. Elle allait à l'école privée, j'allais à l'école publique mais ça n'empêchait pas qu'on jouait ensemble dans la rue. Ça nous empêchait pas d'être... On est toujours restées amies.

CL : A quoi vous jouiez ?

PB : A sauter à la corde, à jouer les palets, les balles... puis c'est tout.

CL : Beaucoup de jeux dehors ?

PB : Oui.

[0'05"42] – Le parcours professionnel de Paulette

CL : Après Pont-Rousseau, vous avez fait une formation particulière ?

PB : Non. Pour trouver du travail, c'était pas évident non plus, c'était bien le commencement. Mes parents avaient trouvé dans une maison de confection, à Chantenay. C'était un peu de la couture, c'est ça. De là, donc, j'ai connu mon mari et ils avaient besoin d'une personne dans le bureau. Il y a une comptable qui m'a pris sous son aile et puis je suis rentrée aux chantiers Bézier.

CL : Ça a dû changer non ?

PB : Ah ben oui, effectivement. L'ambiance, dans ces maisons-là [à Chantenay], c'est pas tellement... l'ambiance c'était de travailler et puis c'était tout, hein.

CL : Vous aimiez bien ce que vous faisiez à Chantenay ?

PB : Non. Non, non.

CL : Vous avez préféré...

PB : Oui, après je suis entrée aux chantiers Bézier. Je me suis occupée de la comptabilité. C'était quand même plus agréable.

CL : Vous avez rencontré votre mari comment ?

PB : Quand son père a acheté le terrain à côté et qu'ils ont monté ce chantier.

[0'07"55] – Origines familiales de Claude Bézier

Claude Bézier : Claude Bézier, né à Chantenay, le 31 décembre 33.

CL : Vos parents faisaient quoi ?

CB : Mon père, à l'âge de 12 ans, a appris le métier de charpentier de navire, de canotier. Parce que, pour moi, le canotier et le charpentier de navire, c'est deux choses différentes. Le charpentier de navire, lui, fait des thoniers. Que nous, on était capables de construire le thonier, mais au lieu de passer 10 000 heures à le faire, nous on aurait passé 15 000 heures. Le canotier, lui, c'est plus fin. Les embarcations de sauvetage, comme on en a sorti pour les chantiers, ces bateaux-là étaient faits à clin.

CL : La formation n'était pas la même alors, il avait choisi d'être canotier ?

CB : Oui. Il est rentré aux chantiers Prigent à Roche-Maurice. Il a toujours fait ça. Il est entré dans les chantiers Dubigeon, à Chantenay. D'abord, il a fait le chantier Coquet. Et puis des chalands, et tous les travaux de bord, il les faisait, quoi. Les travaux de bord, c'est : changer des bordées, des lisses de pavois, les mises à l'eau des bateaux, sur les cales.

[0'10"16] – Jeunesse de Claude Bézier

CB : Ma jeunesse, je l'ai passée à Chantenay. Je suis venu à Trentemoult... Mon père s'est mis à son compte en 46. Là, j'étais encore à l'école.

CL : Et vous avez emménagé en quelle année à Trentemoult ?

CB : En 48. Le chantier s'est monté en 46. Mes parents ont acheté une maison à Trentemoult. Ils ont vendu à Chantenay pour acheter à Trentemoult.

CL : Vous vous souvenez de vos premiers jours à Trentemoult ?

CB : Mes premiers jours, de toute façon, j'étais toujours attiré par la Loire. J'ai fait de la pêche avec mon père, le temps qu'il était aux chantiers Dubigeon. Je connais la Loire, maintenant, à 78 ans, j'ai baroudé assez sur la Loire. Aller à Saint-Nazaire et connaître tous les ports d'un côté.

[0'11"27] – Parcours professionnel de Claude Bézier

CB : Moi j'ai toujours été attiré par le bateau. Parce que mon père étant aux chantiers Dubigeon, c'était pas un fainéant, parce qu'après son boulot, il faisait des petits bateaux pour amuser les enfants. Que ma mère vendait dans les magasins.

CL : C'était lucratif ?

CB : Oui. C'étaient pas des maquettes. C'étaient des modèles. C'était lui qui avait fait un plan, en carton, et il faisait suivant ces modèles-là, des bateaux de 20 cm jusqu'à 60 cm. Ma mère faisait les peintures, faisait la voilure, puis elle allait vendre ça. A l'époque, c'était facile. On s'arrangeait facilement avec un magasin. On voyait la monnaie comme ça, puis c'était bon. Moi j'ai connu tout ça. C'étaient des gabarits. Comme pour les grands bateaux, c'est pareil, il faut des gabarits. C'étaient des modèles pour les gosses. Mais qui tenaient sur l'eau. Il y avait une pièce lestée, un saumon comme on appelle dans la construction navale, un lest, pour que le bateau puisse tenir debout. Parce qu'avec la hauteur de mâture, y'aurait pas eu de lest en dessous, le bateau, il serait couché sur l'eau. On revient chez Prigent. Il venait faire des réparations, en plus des baleinières et puis des canots pour les pêcheurs. Il venait travailler sur les quais de Nantes. Sur les trois-mâts, il a fait son apprentissage comme ça. Là, y'avait pas de voiture. Fallait se taper le chemin de Roche-Maurice à venir dans le port de Nantes avec une charrette. Tout était trimbalé sur les pavés. Et après il est rentré aux chantiers Coquet avant de partir à l'armée. Toujours sur du bois. Il a aimé le bois comme moi faire les bateaux. Et moi pareil. Notre chantier a tourné 46 ans. Je ne pense pas, sur les 8 chantiers à Nantes, que ceux qui sont venus avant ont travaillé pendant 46 ans.

[0'14"45] – Création des chantiers Bézier

CB : Il avait dans l'idée de se mettre à son compte. Je reviens à mes petits bateaux. Il a travaillé deux années à faire ces bateaux-là dans des magasins. Et il était avec un associé. Ça n'a pas marché. Le bateau, ça a toujours été son dada. Il a eu gros à son cœur de quitter le chantier !

CL : Avant de le quitter, il fallait qu'il le crée... pourquoi Trentemoult ?

CB : Il n'a pas trouvé de terrain à Roche-Maurice. Fallait trouver un terrain propice comme à Trentemoult, pour les cales de mise à l'eau. Mon père a pris ce terrain-là, d'abord il a commencé avec 1500 m² de terrain. Alors le temps de la construction, c'était très beau, mais quand le temps de plastique est arrivé, il y a eu le commandant Codet [PHON] de Trentemoult, qui avait une maison qui était en très mauvais état et les 1500 m² de terrain. J'ai dit à Papa : « *il faut acheter ce terrain* ». Il a acheté ce terrain-là, on a remonté des bâtiments pour faire du gardiennage de bateau. Pourquoi, parce qu'on commençait déjà à baisser vu le plastique qui arrivait. Question d'outillage, on était un des meilleurs chantiers pour faire de la manutention : deux ponts-roulants, dix voies de mises à l'eau. Il a fallu faire mettre des rails. On a commencé par des [*je ne comprends pas*] de toute façon.

CL : Ça c'était au tout début ?

CB : Là c'est au tout début. Je connais par cœur. Je suis un peu sur les nerfs parce que je suis avec vous. La construction des rails s'est faite petit à petit. En 92, quand j'ai vendu le chantier, j'avais dix voies de mises à l'eau. Que nous avons fait. Car c'était un pré. Lorsque mon père a pris en 46, c'était un pré. Y'a eu un bâtiment construit en planches [*me montre des photos*]. Voilà le début du chantier. Et on a fait

des bâtiments petit à petit. Parce qu'on a eu de bons clients. Mais on a eu beaucoup de mauvais et l'argent ne rentrait pas. Alors fallait faire avec les moyens du bord. Voilà une photo avec l'alambic. Mon père, 35 ans après, et moi 37 ans. Au début du chantier, j'avais 13 ans, j'étais encore à l'école. Et mon père 40 ans. Et ça a été construit partout derrière, les 1500 mètres. Moi j'ai vu sept bateaux en construction, sept bateaux bois, hein ! Des bateaux de 6 mètres jusqu'à 14,60 mètres. On a construit dans ce petit bâtiment. Il faisait 20 mètres de long. Parce qu'il y avait pas d'argent. Mon père a commencé, il n'avait pas un sou. Et il y a eu un apprentis de fait pour mettre les machines l'année d'après. Parce qu'on pouvait pas travailler tout le temps à la main. Il pouvait pas parce que moi j'étais encore à l'école. Et ça, c'est un alambic. L'alambic où on faisait bouillir le bois, les membrures. Les membrures c'est ce qu'on a vu tout à l'heure sur la photo. La membrure, c'est nos côtes et la peau c'est le bordé. Voilà un bateau que j'ai tout transformé. Alors là j'avais 5 voies de mise à l'eau. Mais c'était pas du bricolage comme certains chantiers. On se permettait de lancer d'ici des bateaux de 25 tonnes. On coupait le bout et le bateau de 25 tonnes, il courait tout seul vers son élément. Et dans l'autre bâtiment, pareil.

CL : Vous dites, votre papa, il a fait ça au début, il avait pas un sous...

CB : Il avait sa maison qu'il avait construite à Chantenay. Il a fait tout le bois, comme le fils a fait après.

[0'20"54] – Les chantiers en difficulté

CL : Il avait pas un sous, mais est-ce que ce chantier a rapporté un peu d'argent quand même ?

CB : Si, il a rapporté un peu d'argent. Mais qu'est-ce que j'ai vendu ça ? Cent briques ! En 46 ans de boulot ! C'est zéro. Y'a un moment je me suis mis à la pêche, je peux le dire aussi. Pour donner un coup de main à mon père. J'ai été six ans à la pêche. De 70 à 77. Ça a baissé là. Je suis revenu de la pêche avec de l'argent. Mon père, à ce moment-là, est parti en retraite. Et avec cet argent-là, je me suis payé deux grues et deux ponts-roulants. Et remonter d'autres voies. Y'avait dix voies de mise à l'eau.

CL : Même si ça baissait, vous vouliez relancer le chantier ?

CB : J'ai sauvé le chantier. Sans me vanter. Parce qu'avec les 1500 m2, j'aurais pas pu tenir. Et je garais 65 bateaux.

CL : C'est le gardiennage qui vous a sauvé vous voulez dire ?

CB : Exactement. Même le bateau sur lequel y'avait pas grand-chose à faire, y'avait toujours une journée de compagnon. Y'a toujours des bricoles à faire sur un bateau. Les gens, ils se sont mis à bricoler petit à petit mais il y a des choses qu'ils ne pouvaient pas faire. Donc c'était le chantier qui le faisait. J'ai repris le chantier avec sept compagnons. De 17 à 7, ça avait déjà diminué.

[0'22"52] – Les chantiers et le voisinage

CL : Mme Bézier, comment, à Norkiouse, vivait le chantier Bézier ?

PB : Le chantier était bien accepté. Parce que sur cette photo, vous avez une dame de 93 ans [*me montre une photo de l'inauguration de la place des Chantiers Bézier en 2011*], qui a subi les ennuis de bruit sur le chantier. Malgré tout, quand ils rivaient les bateaux, ça faisait un bruit infernal. Donc, ça s'est bien passé. Les gens ont accepté.

CB : Lorsqu'on rivait les bateaux... River c'est quand on assemblait ce qui tenait le bordé et la membrure. On rivait ça, les premiers à la main. Et après on avait des pétards, à l'air comprimé, pour river. Y'avait un gars à l'extérieur et un autre à l'intérieur, à river.

CL : C'est fini le rivetage maintenant ?

CB : Mais on peut pas souder le bois ! Si, on le colle le bois. Pis alors, les bateaux de pêche... je vous parlais tout à l'heure du charpentier de marine et du canotier, ils ne connaissaient pas le rivetage, eux. C'était de la grosse membrure et puis c'était des carvels qu'ils mettaient là-dedans. Donc, il y a une différence : le traçage du bateau est le même, mais la construction n'est pas la même. Un canotier, comme celui qu'est en photo, Robert Lefou [PHON], c'était un des meilleurs compagnons, on les a eus. Mais ils sont morts, ils sont décédés ces gens-là, y'a x temps. Nous sommes arrivés Robert et puis moi, et Claude, en apprentissage, avec des compagnons qui savaient travailler. Celui qui n'a pas... On a eu une vingtaine d'apprentis mais il y en a pas beaucoup qui ont réussi. Ils sont partis dans les grands chantiers où ils faisaient les 4h de travail par jour et ils étaient payés 8. Chantiers Bretagne, la Loire, Indret, La SNIAS, ... Là, Robert, un des derniers qui est resté avec moi. Pas le dernier, j'ai fini avec un apprenti. Il est resté

avec moi jusqu'en 92.

CL : Ceux qui restaient c'étaient des artisans ?

CB : C'était de l'artisanat. On a aussi beaucoup travaillé pour ... je vous parlais des embarcations de sauvetage tout à l'heure. On faisait pas que ça. Y'avait des défenses de quais à changer pour Dubigeon, on allait changer des défenses de quai. Le calfatage, j'ai vu partir avec cinq compagnons. Aussitôt la guerre, sur les docks flottants. Les docks flottants, c'est les bateaux qui venaient en réparation. Et on mettait les cargos. Pendant la guerre, y'a pas eu de réparation. Ceux qui ont pu s'en tirer !

PB : Là c'est sur la vie du chantier à nouveau, c'est pas sur ta vie privée...

CL : J'aimerais bien revenir sur le chantier et le quartier : quelles étaient les relations entre le chantier Norkiouse avec le quartier ?

CB : C'était bien accepté. A part les jours où on faisait bouillir les membrures. Si les vents étaient au nord, ils en prenaient... Mais je prévenais les voisins quand même. Parce qu'il s'agit pas d'étendre son linge et puis que y'avait Bézier à côté à faire du feu, avec la fumée qui venait...

PB : Ce qui était mal accepté, c'étaient les stationnements de voiture. Parce qu'il y avait de la clientèle. Alors dans ce chemin, les voitures s'accumulaient. Et puis les gens se rangeaient plus ou moins bien.

CL : Ça faisait grogner ?

CB : Voilà, tout à fait.

CL : Expliquez-moi ce que c'est quand vous faisiez bouillir les membrures.

CB : L'alambic, c'est un gros tube, on met les membrures, et on remplit d'eau. Et le jour de mettre la membrure, c'est lorsque le bateau est fini de border, on vient mettre les membrures en acacias. On fait bouillir pendant une heure et demie facile.

CL : Qu'est-ce que ça faisait pour les voisins ?

CB : Le feu, ça... le 14,60 m, on était pendant un jour et demi à mettre la membrure. C'est un bateau qui faisait du 8 tonnes ça.

CL : Donc un jour et demi de fumée dans le quartier ?

CB : Voilà, exactement. Les gens les plus près étaient prévenus : « *Mettez pas votre linge à sécher, y'aura de la fumée demain* ».

[0'29"12] – La formation professionnelle de Claude Bézier

CL : Vous êtes allé à l'école à Chantenay ?

CB : A Chantenay, et puis je suis entré en apprentissage de canotier chez mon père à 15 ans. A l'époque, y'avait sept ou huit compagnons. J'ai fait trois ans d'apprentissage avant de passer compagnon. A ce moment-là, on allait à l'école du soir. C'était du dessin. A Rezé.

[0'30"00] – Les sorties de jeunesse

CL : A Trentemoult, vous connaissiez du monde, vous sortiez un peu ?

CB : Non, à part le chantier. J'avais quelques copains. Mais c'était rare parce que mon activité... Même le dimanche, je donnais un coup de main au père à balayer, à ramasser les vrillons. Vous savez pas ce que c'est que les vrillons ? Et le copeau, qu'est-ce que c'est, c'est fait avec quel outil ? Les copeaux, c'est fait avec l'herminette ou avec un ciseau à bois, et les vrillons c'est fait avec le rabot.

PB : Il y avait mon frère et Lebeaupin. Mais tu sortais pas beaucoup. Et puis, ce qu'il y a, c'est qu'il avait connu la fille qui était à côté du Chantier. Et nous nous sommes fréquentés très tôt.

CB : À 12 ans, moi j'avais 13 ans. Ça s'est passé au remblai du chantier... parce que c'était quand même assez bas, alors mon père a fait construire le premier bâtiment, le premier hangar, il a fait amener du remblai. Et c'était pas facile à faire venir à ce moment-là. On a rehaussé de 80 cm. Pour les crues, parce qu'il y avait des crues bientôt tous les ans à cette époque-là. La Loire n'était pas creusée comme elle est creusée maintenant. Entre parenthèses, ils l'ont tuée en faisant ça. Y'avait 1500 m2 au départ. Y'avait la maison Fache qu'était à côté. Les autres 1500 m2 étaient de l'autre côté de la maison Fache. On a toujours vécu ensemble pour ainsi dire. Depuis l'âge de 12 ans.

CL : Amoureux ?

PB : Non, c'était amical.

CB : Leur terrain donnait au bord de l'eau. Il y avait une parcelle jusqu'aux Ponts-et-chaussées. Elle faisait de la couture au bord de l'eau avec sa mère. On avait un mât de thonier qui sortait de la faillite du chantier... où étaient Lebeaupin après, au bout du quai de Trentemoult, ils ont fait des chalutiers là-dedans, ... Le mât était allongé alors tout le monde allaient s'asseoir, au bord de l'eau. C'était agréable. Et puis c'était que du sable. Maintenant c'est que de la vase.

PB : Et on se baignait régulièrement à Trentemoult. Moi je me baignais à Norkiouse, parce qu'il y avait la plage Beau Rivage. Il y a eu des accidents, des noyades d'ailleurs. Mes parents, leur jardin donnait sur le bord de l'eau alors on se baignait. Je voyais mon mari à ce moment-là et je me moquais de lui parce que moi je savais déjà nager et que lui, il ne savait pas.

CL : La vie de voisinage était assez riche on dirait ?

CB : C'était sympa, oui.

CL : Il y avait beaucoup de monde qui habitait sur cette partie de Trentemoult ?

CB : 150 personnes. C'était que des ouvriers ?

CL : Quelle différence d'ambiance entre Trentemoult et Norkiouse ?

PB : C'était le même style de gens. C'était la vie, comme vous dites, d'ouvriers.

CB : À Trentemoult, y'avait pas mal de pêcheurs à l'époque.

PB : Mais Trentemoult, c'était Trentemoult. Les Rezéens n'étaient déjà pas accepté.

CL : Norkiouse, c'était considéré comme Trentemousin ?

CB : Ah non. Il y avait Trentemoult, Norkiouze, la Basse-Ile, la Haute-Ile et Pont-Rousseau.

[0'36"22] – L'installation au foyer

CL : Vous vous êtes mariés en quelle année ?

PB : En 56.

CL : Et vous avez emménagé où ?

PB : Chez les parents, qui nous ont donné deux pièces. A Trentemoult, 21 quai Surcouf.

CL : Et vous êtes restés là tout le temps ?

CB : Non, mes beaux-parents avaient une maison dans la rue Roiné, derrière. Que mon mari a commencé à transformer. Il sait ce que c'est de transformer des maisons ! C'était un bon manuel.

CL : Ça veut dire que quand il n'était pas sur les chantiers à faire des bateaux, il faisait une maison ?

CB : J'y travaillais le dimanche. J'ai eu ma maison avant d'avoir eu une voiture.

CL : En quelle année ?

CB : En 60.

CL : Et vous avez tout refait dans la maison ?

CB : Oui, il restait que les quatre murs.

[0'37"42] – Les loisirs

PB : Y'en a pas eu beaucoup des loisirs. Et quand mon mari avait du temps, il allait réparer des bateaux à un voisin, Monsieur Lancelot [PHON]. Qu'il réparait dans le chemin derrière. J'allais retrouver mon mari, enfin, on n'était pas mariés à ce moment-là, je l'attendais là. Non, les loisirs n'ont pas beaucoup existé chez nous.

CL : Et même une fois mariés ?

PB : Pas de samedi, pas de dimanche. Le dimanche, il allait ouvrir son chantier pour que les clients aillent travailler sur leur bateau.

CB : À 9h, j'ouvrais le dimanche pour leur débiter du bois ou pour leur vendre des vis, ou autre. Et puis

nettoyer des fois.

CL : Comment vous l'avez vécu ça, Mme Bézier ?

CB : Je l'ai vécu comme ça. Je l'ai accepté.

[0'38"58] – La guerre d'Algérie

PB : Après, mon mari est parti en Algérie également.

CL : Vous étiez mariée quand votre mari était parti en Algérie ?

PB : Oui.

CB : On s'est marié, j'étais revenu d'Algérie. J'ai été dix-sept mois là-bas. J'ai fait 27 mois d'Algérie, 31 mois d'armée.

CL : Vous vous êtes mariés avant l'Algérie ?

CB : Non. Pendant l'Algérie. Cinq mois avant la fin. Avant que je sois libéré. Ça apprend à vivre aux gens, ça. On en a plein les jambes et plein le dos. Je préférerais être là-bas où j'ai ramené ma peau. Y'en a 27 000 qui sont de reste. C'est déjà pas mal.

CL : Vous, vous l'avez trouvé changé quand il est revenu d'Algérie ?

PB : Oui, effectivement. Ça a pas arrangé la guerre d'Algérie. Au point de vue caractère, il a quand même souffert moralement de ce qui s'est passé.

CB : On souffre, on souffre... Je sais pas... Bien sûr, quand on est quatre jours sur le terrain, avec la flotte, et l'armement dans le dos, entourés de djebels. Parce que j'ai fait que des djebels, hein. J'étais dans les chasseurs à pied, moi. On était à 1800 mètres. J'ai été dix-sept mois sans voir un Européen, moi. Je voyais que des Arabes. Lorsqu'on les rencontrait. On leur souhaitait la bonne année...

[0'41"14] – Pas de vacances aux chantiers

PB : C'est vrai que les vacances, chez nous ça a pas été terrible. A la période des vacances au mois de juillet-août, les bateaux remontaient au chantier. Alors donc, il y a des gens qui restaient travailler sur leur bateau, il fallait rester au chantier. Ensuite, les premiers bateaux arrivaient vers la fin août, il fallait être présent pour réceptionner tous ces bateaux.

CB : M. Bézier : Je ne quittais pas le chantier avant le 10 ou le 15 août parce qu'il y avait toujours des retardataires et toujours des bricoles à faire. Les compagnons étaient partis à ce moment-là, ils étaient en vacances. Mais avec le père, mon père, un travailleur aussi... D'abord, pour qu'il se mette à son compte, je lui tire mon chapeau, puis lorsque je vois la pancarte... « *A qui pensez-vous ?* » que Monsieur le Maire m'a dit. Ben je dis : « *Je pense à mon père* ».

CL : Quand vous vous autorisiez à partir en vacances, vous partiez où ?

PB : On allait à Préfaillies, où on connaissait une personne qui était seule. Et on allait en vacances chez elle. Voilà nos vacances. Alors voyez, c'est pas compliqué chez nous.

CL : Et vous n'avez jamais voulu faire du bateau ?

CB : Si. J'en ai eu une dizaine de bateaux.

PB : Du bateau, qu'est-ce qu'on en a fait ? Pas grand-chose, hein.

CB : On n'a pas eu le temps. C'était pour rencontrer des clients dans les ports.

[*On regarde une photo de bateau*] Voilà le plus gros bateau que j'ai eu. Un bateau de sept tonnes. Je l'ai entièrement refait le samedi et le dimanche. Le samedi, je prenais deux gars que je payais bien entendu. [*On continue à regarder des photos que M. Bézier commente*]. Là, il sortait du hangar. Il était prêt à être mis à l'eau. Vous voyez, il a un...

CL : Un fanion ?

CB : Français bien sûr. Vous avez devant vous un grand Français. J'ai fait l'Algérie et quand il y avait un coup à faire, j'étais toujours présent. Une opération, quoi. On s'en allait avec dix gars, en commando, quoi. [*Revient sur la photo : me décrit les voies de mise à l'eau.*]

CL : Et vous, vous ne vous êtes pas servi des bateaux pour vous promener ?

CB : Oui, dix jours partis, mais c'est tout. Le Pouliguen. Et j'allais livrer des clients en bateau. Les clients qui

connaissaient pas la Loire. Le gars de Marseille qui faisait construire, fallait le sortir de la Loire. Parce que c'étaient des bancs de sable et des tas de cailloux. Mais je connais tous les cailloux de la Loire.

CL : Vous le rameniez jusqu'à Marseille le bateau ?

CB : Ah non. Il avait un marin. Comme le 14.60 m, il avait un marin.

CL : Vous, vous faisiez la partie Loire seulement.

CB : La Loire. J'ai mené des bateaux jusqu'au Croisic, l'Ile d'Yeu, Belle-Ile, les îles par-là quoi. Le golfe du Morbihan : on a construit une vedette pour le golfe du Morbihan.

CL : Vous partiez des fois en bateau avec Monsieur... ?

PB : Une journée, oui, bien sûr.

CL : Vous aimiez bien ça ?

PB : Oui, je détestais pas.

CB : [M. Bézier commente une photo du Zaric, un plan-Cornu]. Voilà le bord de l'eau. Ici, il y a de la vase jusque-là. Et c'est un bateau qui cale 1.60 m d'eau. [Une autre photo] : ça aussi, c'est construit au chantier, pour le docteur Renou [PHON]. Et ce bateau-là, il est au musée du Château de Nantes. Il est au dixième bien entendu [rises].

[0'47"10] – Relations avec les architectes

CL : Quelles étaient vos relations avec les architectes ?

CB : Suivant le client, y'a des architectes, moi je les... Herbulot, je l'ai jamais vu. Monsieur Cornu, je l'ai vu. Fallait que ça passe entre nos mains parce que le bateau était tracé en vraie grandeur. [Discussion sur Mme Humblot].

CL : Vous la connaissiez ?

PB : Oui. Je suis entrée aux chantiers Bézier en 56. On est devenu amies. Et, Monsieur Cornu, l'architecte de Sartrouville nous a choisi comme chantier. Parce que les bateaux étaient construits sous surveillance des architectes. Alors il se déplaçait. Et on a eu l'honneur d'être invités à Sartrouville chez lui pour déjeuner.

CB : On a fait du beau boulot. On a été un de meilleurs chantiers de Nantes.

CL : Et Mme Humblot, en tant que femme, ça se passait bien ?

CB : Oui... Nous, on arrangeait ça à notre idée. C'était un peu une image son...[Il lit un extrait d'articles sur les Chantiers, qui liste le nom des architectes].

[0'49"55] – La vie après la fermeture des chantiers

CL : Les chantiers ferment, qu'est-ce que vous faites après ?

CB : Les vacances. J'ai passé dix ans des vacances à faire une maison et réparer des bateaux à Préfailles. J'ai remmené des clients à Préfailles et j'ai continué à faire de l'entretien de bateaux. Pis après, je me suis mis à faire des maquettes. J'en ai eu marre, j'ai dit : « les gars, allez trouver quelqu'un ». En plus de ça, les bateaux, le plastique... les bateaux de pêche ça se terminait aussi. Les bateaux de pêche ont été construits en plastique. Je me suis mis à faire des maquettes. J'en ai fait 17, de demi-coques. J'ai fait le 12.40 m. Qui a été construit en 48 aux chantiers Bézier.

CL : Vous aviez un atelier pour faire tout ça ?

CB : Avant de modifier la maison, j'ai fait faire un hangar de 60 m2. J'avais un établi, des machines, j'avais tout.

CL : Vous habitez avenue de la Libération depuis combien de temps ?

CB : Quatrième année commencée.

PB : Moi, je n'ai jamais vécu en appartement. Il a fallu arriver à mon âge pour... Parce qu'on était quand même trop éloignés. On a été quinze ans en bordure de mer.

CL : Vous avez habité à Préfailles ?

PB : Quinze ans. Mon mari a rénové une maison qu'on avait en viager et nous sommes restés pendant

quinze ans. Et c'est de là qu'il a fait toutes ses petites maquettes. Il fallait bien qu'il s'occupe d'une façon ou d'une autre après. C'était pas un garçon à rester à rien faire !

CL : Et vous, vous faisiez quoi pendant ce temps-là ?

PB : Moi je faisais mon travail : mon ménage, tout ce que j'avais à faire, comme une femme peut le faire.

[0'52"42] – Le travail de Mme Bezier aux chantiers

CB : Mme Bézier était la secrétaire du chantier Bézier.

PB : Oui, oh... il y avait Mme Sagazan [PHON].

CB : Elle est restée quatre ans. Et après ? C'est bien toi qui faisais les factures. Moi je faisais mes devis.

CL : Tout ce qui était administratif, bureau, il n'y avait que vous ?

PB : J'avais un comptable qui venait de temps en temps. Ça s'est bien passé, la preuve. Le chantier n'a pas fermé.

[0'53"38] – Les mauvais payeurs

CB : Quarante-six ans d'activité, faut le faire ! Tenir une boîte pendant quarante-six ans. Il y a eu des bons moments et des foutus quart d'heure ! Quand les clients payaient pas. Et des gens qui avaient la possibilité. Ils faisaient faire, une fois le bateau en construction : « Monsieur Bézier, vous pouvez pas me faire deux équipets à l'avant ? ». Ça fait trois jours de travail. Au moment de passer pour payer avant la mise à l'eau, ils me disaient : « Ça monte au-dessus du devis ». Je dis : « Oui, mais les trois équipets que vous avez fait mettre à l'avant, y'a eu des heures de passées dessus, moi j'ai payé des compagnons ». Et comme on avait besoin de pognon, il devait bien trois millions, il payait en trois fois : à la commande, à la mise en route, un tiers, à la terminaison du bordé, et le troisième tiers, à la mise à l'eau.

CL : Quand ils payaient pas, comment ça se passait ?

CB : Ben j'avais les yeux pour pleurer et c'est tout.

CL : Et c'est vous, Mme Bézier, qui étiez chargée d'aller chercher les clients pour qu'ils payent ?

PB : Oui. Ça m'est arrivé. Un client du quai de la Fosse d'ailleurs. Non, c'est pas très agréable. On est allé à Paris pour récupérer de l'argent. La traite était perdue. Je ne sais pas, mais on a eu énormément de peine pour arriver à avoir notre argent.

CL : Les mauvais payeurs, c'est dans tous les domaines, non ?

CB : Moins dans le bâtiment que dans la construction navale. C'est tous des riches [*dans la construction navale*] !!!
